



LES MINEURS
Bois de SERGE FOTINSKY

LA FIN DE LA SORBONNE

M. Cormon vient de disparaître. Et nul ne s'en félicite puisqu'un autre quelconque Cormon le remplacera automatiquement à l'Ecole des Beaux-Arts. Le public a fait son deuil de l'enseignement officiel de la peinture, de la sculpture, de l'architecture.

Un destin identique menace la Sorbonne. La philosophie, l'histoire, le grec, le latin, qui furent les grandes disciplines rénovées sans cesse au cours du XIX^e siècle, et où les jeunes générations recherchaient avidement le génie de leur temps, demeurent toujours compartimentées en horaires sur des affiches de cours et conférences. Mais qui, aujourd'hui, s'en soucie ? Rien ne rayonne plus de ces murs massifs. La voix des professeurs s'étouffe entre les parois de chaque amphithéâtre.

Les cours se font. Les examens se passent. Les thèses s'impriment. Et chaque année, sans que nul n'y songe, la Sorbonne se ratatine davantage sous un lourd silence de taupinière.



L'étudiant démobilisé n'est pas revenu sur les bancs tachés d'encre. Si la fantaisie lui prenait de ce pèlerinage, quel malaise, quelle angoisse l'attendraient au spectacle effarant de ses cadets recevant, avec cette morne passivité qu'il connaît trop, ces mêmes chapelets de paroles vaines qu'il s'est si souvent rappelés avec des ricanelements amers et méprisants, entre deux pans de terre boueuse. Avril 1914, avril 1924 : le même maître est dans la même chaire, à peine plus ridé, et récitant du même accent les mêmes feuillets de son cours invariable. C'est un sociologue ; ou un historien ; ou un psychologue. Ses collègues de neurologie ont eu leurs conférences bouleversées par leur expérience inattendue de médecins-majors. Ses collègues d'économie politique, entre l'inflation et la déflation, ne savent plus où donner de la tête. Lui a retrouvé telles quelles ses boîtes à fiches — ou ne les a même pas quittées. Et il parle...

Enfin un professeur d'histoire vient de

rompre l'infernale, inconsciente complicité du vieux maître et des enfants qui écoutent leur messie d'examen. Un éditorial de la *Revue de Synthèse historique* signale, avec cette vénération un peu effarée qu'avaient les gens de l'arrière pour le permissionnaire, une brochure anormale, qui s'intitule *Tournants brusques* (1). L'auteur signe Hodierne. Il est du bâtiment. Il enseigne. Il écrit des articles d'érudition. Mais il a fait la guerre. Alors il a eu besoin d'écrire cette plaquette pour dire qu'il ne croit plus à l'histoire telle qu'il l'enseigne.

Formé par Seignobos et Lavissee (cet honnête homme qui prédisait du haut de sa science que, tant que vivrait l'empereur François-Joseph, la guerre serait impossible !), Hodierne a cru à l'évolutionnisme. Il travaillait au creux de ce filon tout tracé quand la mobilisation l'empoigna et l'inséra en plein milieu d'un régiment de ligne. Hodierne y resta assez longtemps pour sentir s'imprimer en sa tête les pensées maîtresses de son nouveau peuple : le peuple des soldats.

Lisez sa confession. Ses idées de savant se sont effritées aussi vite que ses habitudes de citoyen. Ses mains terreuses et ses pieds alourdis ont bouleversé les châteaux de cartes que promenait sa cervelle. Quelle expérience les remplace ?

L'expérience d'hommes qui ont subi un hasard meurtrier, mécanique, sans précédent, excédant énormément la mesure d'endurance, de stabilité, que nous procurer notre dressage de civilisés. Tous les hasards se sont combinés pour écraser le combattant : il faisait une guerre qu'il ne comprenait pas, ni dans son sens final ni dans son exécution. Ses chefs d'Etat lui mentaient et ses chefs militaires le jetaient aux massacres sans raison. Le hasard proprement militaire décuplait l'enfer du hasard mécanique. Quel serf, plus que le combattant de cette guerre, fut écrasé sous une conjuration de destins impénétrables ? Des serfs

(1) Larose, édit.